

LES CHARMES DE L'HUMOUR FROID



Old House doit ressembler à cette maison, une bâtisse faite de terre, de paille et de tronçons de mâts.

Creative Commons/Kevin McManus

Penelope Fitzgerald >> De l'humour pince-sans-rire british, la romancière anglaise, décédée en l'an 2000, avait fait un régal. A l'image de *La librairie*, son roman emblématique réédité à propos.

Propice à la flânerie et aux musardises, l'été permet d'aiguiser l'envie des découvertes insolites. Exemple avec ce petit bijou d'une illustre inconnue chez nous, née au milieu de la Grande Guerre, venue tard à la littérature, lauréate surprise pour son troisième roman du fameux Booker Prize, *La librairie* dont il est ici question était le roman précédent de Penelope Fitzgerald, certes déjà sélectionné par le jury du prix susmentionné, mais qui, s'il n'avait pas alors été couronné, avait contribué en 1978 à lancer la romancière.

Une femme discrète et patiente que cette bien prénommée Penelope, qui fut tour à tour journaliste à la BBC, directrice d'un magazine littéraire et libraire. Dans ce roman subtil, elle met en scène une sorte de double d'elle-même, Florence Green, une veuve alerte, qui décide d'ouvrir une librairie dans l'aimable petite ville de Hardborough. On est dans l'East Anglia et les terres frottées de brume et d'iode du Norfolk. En achetant Old House, une bâtisse pluriséculaire faite avec de la terre, de la paille, des tronçons de mâts et de vieilles poutres de chêne, elle pense avoir trouvé la perle à même d'animer quelque peu l'atmosphère très feutrée de ce landerneau de province.

C'est compter sans l'amidon et le poids des convenances. Car si elle est bien accueillie par certains, l'initiative de la pétulante librairie, qui met aussi en place un service de prêt pour stimuler l'ardeur de la lecture, se heurte à un mur de sourdes résistances. Celle en particulier de la châtelaine du coin, Mrs Violet Gamart, une épouse de général fort imbue d'elle-même, qui lorgnait aussi Old House et rêvait d'en faire un centre de musique et des arts. On est en Angleterre entre gens policés et de bonne compagnie. Les rivalités et les acrimonies s'expriment à fleurets mouchetés.

Avec l'aide de scouts locaux

L'hypocrisie est reine. Ce qui nous vaut une galerie de portraits des plus truculents et hilarants. Celui d'abord de l'intrigante Violet, organisatrice en son manoir d'invitations rituelles ayant quasiment valeur de reconnaissance sociale, sinon de permis d'établissement dans la coterie locale. Flanquée de son général d'époux quelque peu rassis, elle voltige dans ses salons, arbitre des élégances dissimulant sous ses sourires très étudiés le fiel qu'elle réserve à ses rivaux, Florence en tête.

On découvre bien d'autres figures pittoresques du comté, hors du cercle sirupeux de la gentry, comme

Mr Raven, l'homme des marais qui a un jour besoin de l'aide de Florence pour limer la dentition émoussée de son vieux cheval qui n'arrive plus à brouter correctement. Quand Florence lui demande pourquoi il est si difficile de vendre de bons livres, Raven lui répond pince-sans-rire que les gens «ont perdu le goût de tout ce qui est rare». N'empêche qu'avec l'aide d'une bande de scouts locaux, d'une assistante très juvénile, d'une superviseuse des comptes et avec la bienveillance d'un banquier de la place, la librairie de Florence s'est ouverte et marche assez bien avec l'appoint du service de prêt.

La bombe Lolita

On est au milieu des années 50 et quand sort *Lolita*, le sulfureux roman de Vladimir Nabokov, Florence flaire le bon coup, n'hésitant pas à en commander deux cents exemplaires qu'elle pense pouvoir écouler sans peine sur la foi d'un notable local cultivé qui a trouvé le livre très bon. Là encore c'est compter sans les médisances et le qu'en-dira-t-on. Et *Lolita* d'affoler le patelin, suscitant certes un emballement des ventes avant que Mrs Gamart et ses dragons de vertu n'y mettent de l'ordre. Comme on le pressentait dès le début, l'aventure de la petite librairie ne pouvait être marquée que du sceau de l'éphémère. D'autant qu'une entourloupette juridique, habilement concoctée par un neveu parlementaire de la terrible lady, ouvre la voie à une expropriation d'Old House «pour cause d'utilité publique» en vue de la création d'un centre culturel municipal.

Avec finesse et ironie, Penelope Fitzgerald retrace cette petite épopée d'un rêve idéaliste butant sur l'airain du monde réel. Le charme du livre repose sur l'extrême acuité du regard malicieux de la romancière. Et l'art d'animer une comédie sociale reproduisant à petite échelle les perfidies du théâtre des grandes villes. L'air de rien, la romancière peint un univers, débusque les vilénies sous les masques de la bienséance, la pusillanimité sous les dehors du chic et du langage châtié. La vérité est ici du côté des solitaires comme Mr. Brundish, le reclus de bonne famille vivant aussi confiné dans sa maison qu'un blaireau dans son terrier. Lui a su féliciter Florence pour son initiative, l'assurant que *Lolita* était un grand roman. Car un bon livre n'est-il pas «l'élément précieux d'un esprit supérieur, embaumé et chéri pour attendre une vie située au-delà de la vie?» >>

ALAIN FAVARGER

>> **Penelope Fitzgerald, *La librairie***, trad. de l'anglais par Michèle Lévy-Bram, Ed. La Table Ronde/Petit Quai Voltaire, 170 pp.

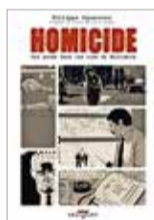


BD

MORT AU MENU

Chronique >> En 1988, David Simon s'immerge un an au sein de la police criminelle de Baltimore. Particularité de cette ville américaine: un taux d'homicides au-dessus de la moyenne. De cette longue observation en eaux troubles, le journaliste rédige un minutieux récit documentaire que l'engagé Philippe Squarzonni décide d'adapter en BD. On y suit le quotidien d'inspecteurs chargés d'enquêter sur les morts violentes qui rythment leurs jours et leurs nuits. Entre la pression de la hiérarchie, le manque de moyens, la frustration de trop nombreux meurtres non élucidés, le contact constant et macabre avec la Faucheuse, les policiers tentent de rester debout. Froide, noire, clinique et vériste, cette narration sans concession est une réussite. Bien séquencée, bercée par un faux rythme déroutant et graphiquement très aboutie, cette série s'annonce prometteuse. A lire en résonance avec les récentes bavures policières qui ont entaché la police de Baltimore. >> SJ

>> **Squarzonni/Simon, *Homicide***, Ed. Delcourt.



SOUVENIRS D'ALGÉRIE

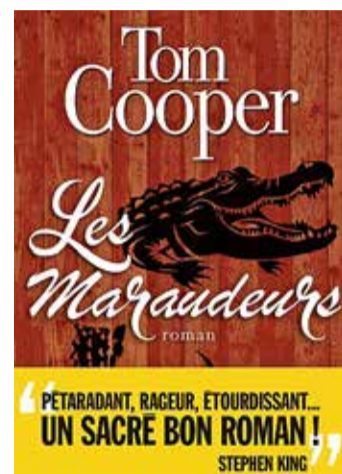
Chronique >> La guerre d'Algérie a plus que tout autre conflit alimenté la BD française. *Salam Toubib* n'est heureusement pas l'œuvre de trop. Roman graphique autobiographique, il retrace intelligemment trois années de service volontaire d'un consciencieux médecin parisien, perdu dans une absurdité nord-africaine. Pauline, jeune étudiante, ne sait rien des années militaires de son père. Elle profite d'un voyage en tête à tête pour le forcer à raconter ses souvenirs. L'expérience de la guerre a-t-elle fait de son père ce qu'il est aujourd'hui? Ou était-il déjà taciturne et autoritaire avant l'Algérie? Récit élégamment construit, dialogues et dessins avenants, cet album jongle joliment entre les registres historique et psychanalytique. >> SJ

>> **Dallanges/Védérines, *Salam Toubib***, Ed. Delcourt.



LES CHRONIQUES DE L'UNI

Grâce et dénuement dans le bayou



Roman >> «Vous êtes au milieu de nulle part, dit-il. Ici, c'est la fin du monde.» Cette phrase prévient les futurs lecteurs et instaure le cadre dans lequel se déroule le sort des *Maraudeurs* de Tom Cooper. Dans son premier roman sacré phénomène littéraire de ce printemps, l'auteur américain dresse avec justesse le tableau d'une région mal-aimée des Etats-Unis, la Louisiane. On suit les pérégrinations des citoyens d'une petite ville des marais affrontant les affres de la réalité politique et écologique qui succède à l'ouragan Katrina. Chacun manie sa barque pour s'en sortir: Wes et Lindquist, pêcheurs confrontés

à la marée noire, les jumeaux Toup, dealers locaux, ou encore les renégats de la société Hanson et Cosgrove. Quant à Grimes, chargé par une compagnie pétrolière d'acheter le silence des familles sinistrées, il n'est pas celui qui tirera son épingle du jeu.

Le roman *Les Maraudeurs* présente une galerie de personnages fascinants. Des égarés de la vie, de vrais paumés comme seuls les auteurs anglo-saxons savent admirablement les créer. Mais la saveur du récit provient aussi de l'ambiance particulière du bayou que Cooper réussit à transmettre avec brio. Sans forcer le trait, il nous dépeint sa moiteur étouffante, le bourdonnement de ses insectes et la ténacité de ses habitants que rien ne pourrait convaincre de partir. La pensée de Wes résume la grâce de cette région paradoxale: «Pour le meilleur et pour le pire, c'était ici qu'il était chez lui, dans la Barataria. Quoi que cela puisse vouloir dire.» Et pour ceux qui auront succombé au charme du roman, Tom Cooper sera présent à Oron-la-Ville du 15 au 17 septembre lors du festival de littérature L'Amérique à Oron. >>

CAMILLE BERNASCONI

>> **Tom Cooper, *Les Maraudeurs***, collection Terres d'Amérique, Ed. Albin Michel, 416 pp.

Gilles Ortlieb, éclairer la pénombre des lettres



Essai >> Gilles Ortlieb, dans un bel essai nommé *Dans les marges*, entreprend une noble tâche: celle de vouloir raviver des personnalités littéraires à la gloire silencieuse et de faire réentendre les voix de poètes injustement oubliés. Gilles Ortlieb, lui-même poète, traducteur et intellectuel, réussit à retenir la curiosité des lecteurs dans une langue ciselée et sérieuse. Dans ces quelque 160 pages au format poche, nous découvrons ou redécouvrons la poésie d'un Paul de Roux, né à Nîmes, d'un Jean-Claude Pirotte, né à Namur, d'un Constantin Cavafis, né à Alexandrie ou d'un Armen Lubin, né à Istanbul. Nous sommes dévoilés encore, par exemple, certains secrets biographiques de la mécène luxembourgeoise Aline de Saint-Hubert, amie précieuse d'André Gide. La femme de lettres, qui participe activement à la vie littéraire de son temps, fut pareillement une

révélatrice de joyaux: elle publia une étude dans *La Nouvelle Revue française* sur Rainer Maria Rilke, alors inconnu en France (à ce sujet lire aussi en page 34).

L'auteur structure son essai par les différents voyages géographiques ou littéraires qui l'ont amené à ces ombres pourtant rayonnantes et s'applique à poursuivre l'humble ambition d'Emmanuel Bove, l'un des poètes au sommaire: «ne revendiquer rien d'autre que le partage furtif de quelques destinées». Et si l'auteur de *Dans les marges* semble oublier parfois d'aider son lecteur à situer le poète dont il traite, il s'agit là autant d'invitations à se mettre en quête, à poursuivre la recherche; ce qui apparaît, chose loin d'être anodine, comme la profession même de la poésie. >>

MATTHIEU CORPATAUX

>> **Gilles Ortlieb, *Dans les marges***, Ed. Le Bruit du Temps, 162 pp.

COLLABORATION Le domaine Français de l'Université de Fribourg propose à ses étudiants de s'initier à la pratique du compte rendu littéraire journalistique. En partenariat avec *La Liberté*, ceux-ci se voient offrir un espace dédié où leurs chroniques paraissent régulièrement. LIB